



Visible depuis la route d'accès à la centrale, une tour de refroidissement abandonnée après l'accident nucléaire de 1986. *Albert Lores pour Le Figaro*

Trou béant sur le dôme, «protection compromise» : à Tchernobyl, la catastrophe nucléaire comme arme de guerre

REPORTAGE - Touchée par une attaque de drone en février, la centrale révèle des dégâts bien plus graves qu'annoncé : 70% de la membrane de protection est endommagée, exposant le site à de nouveaux risques sous le feu de la guerre.

Par **Stanislas Poyet**, envoyé spécial à Tchernobyl

Publié le 26 avril 2025 à 14h00,

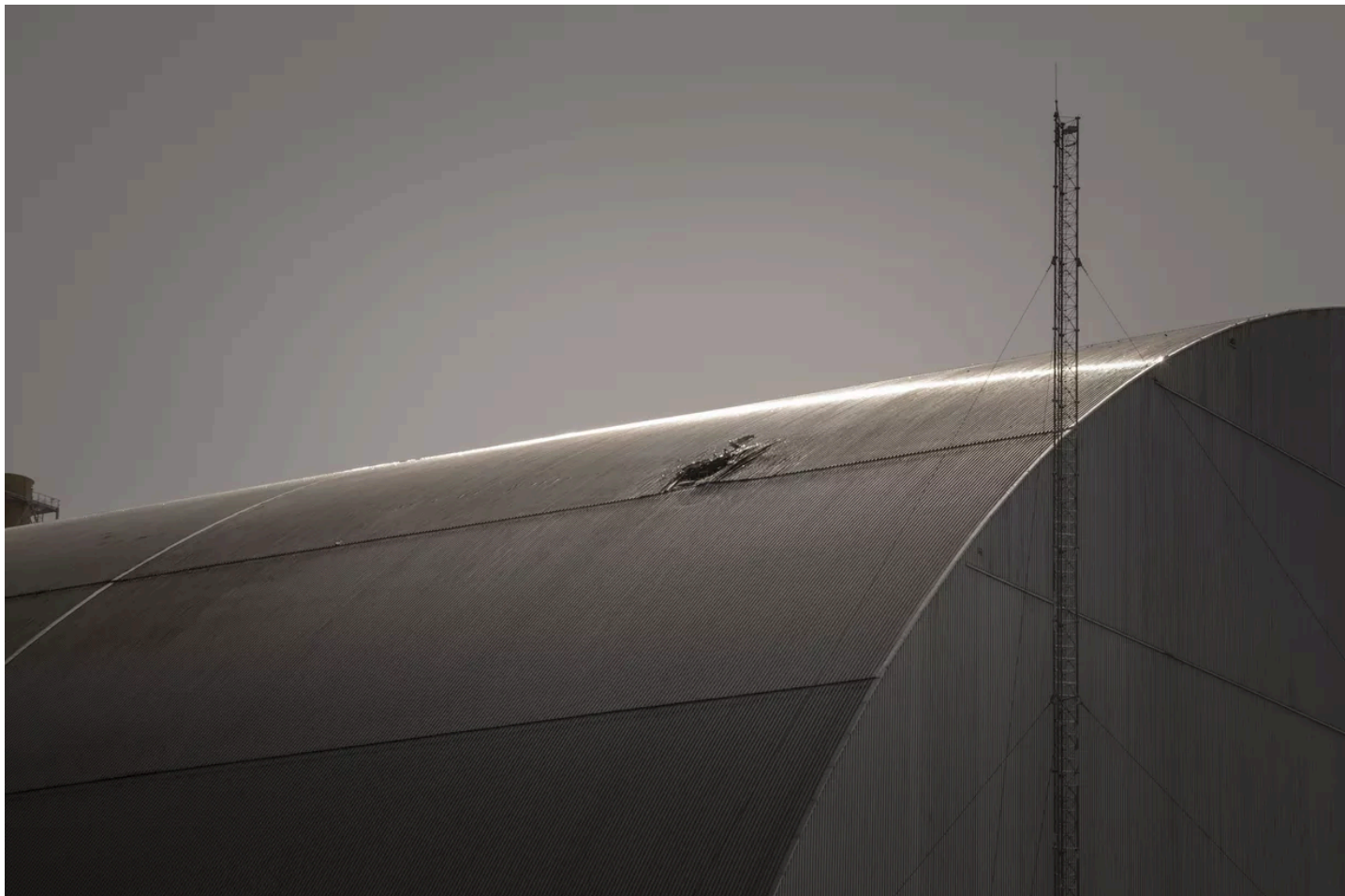
Mis à jour le 27 avril 2025 à 09h49

Tchernobyl Ukraine Nucléaire

Il est près de deux heures du matin quand l'explosion secoue le complexe nucléaire de Tchernobyl: 39 ans après la catastrophe qui a fait sauter le 4^{ème} réacteur de la centrale nucléaire ukrainienne, Serhii s'est réveillé en sursaut, quand la détonation a retenti jusqu'au foyer où dorment les ouvriers lors de leur rotation sur le site. « *On s'est précipités dehors, on n'a pas compris tout de suite qu'il s'agissait d'une attaque de drone* », raconte-t-il. Une fois sur place, la scène semble irréelle sur ce lieu si protégé : la frappe a déclenché un incendie sur le dôme de protection du réacteur censé contenir les radiations du site détruit le 26 avril 1986.

Deux mois après l'attaque russe sur l'installation, le gouffre noir, béant au sommet de la structure, semble toiser les ouvriers qui s'activent sur le site. « *Le trou fait environ 15 mètres carrés* », précise l'ouvrier, la taille d'une chambre d'hôtel. La communauté internationale s'est émue de l'incident. Partout dans le monde l'attaque a créé un consensus, tant le souvenir de la catastrophe de 1986 reste prégnant, surtout dans les sociétés occidentales.

Mais, alors que les travaux d'évaluation sont toujours en cours, les dégâts sur le dôme de protection du réacteur sont en fait bien plus importants qu'initialement escompté. 70% de la membrane EPDM (Éthylène-Propylène-Diène Monomère), qui garantit l'étanchéité et à la protection contre les UV de la structure, a été endommagée par le feu.



Une frappe de drone a laissé un trou béant de plusieurs mètres dans le bouclier anti-radiation de la centrale. L'incendie consécutif à la frappe a en outre endommagé la couche intermédiaire de la protection. *Albert Lores pour Le Figaro*

Début avril, Pierre Heilbronn, l'envoyé spécial d'Emmanuel Macron pour l'Ukraine, s'est lui-même rendu sur place pour constater les dégâts. « *Nous sommes bien sûr très préoccupés par les dégâts provoqués par cette attaque, s'émouvait-il alors auprès du Figaro. D'abord parce qu'elle porte atteinte à l'intégrité de l'arche, et que ses fonctions ne sont désormais plus assurées correctement. Mais aussi car cet ouvrage construit par des entreprises françaises est le fruit d'une véritable prouesse technique, et que toute remise à l'état initial impliquera des coûts importants* », poursuit-il.

Une restauration « immédiate » est nécessaire

Trois semaines durant, l'incendie a rongé la structure avant d'être totalement maîtrisé. Une fois le foyer principal éteint, une combustion lente a continué et s'est propagée sur une grande partie du dôme. « *La maîtrise de l'incendie a été extrêmement complexe, car la propagation du feu était difficile à évaluer. Nous ne savions pas exactement où concentrer nos efforts, ni où les foyers se développaient* », explique Rouslan Hinochouk, adjoint au chef de l'exploitation des installations d'abri et du nouveau confinement de sécurité.

L'Arche a été construite pour contenir les restes radioactifs du réacteur 4. Elle a été achevée en 2019, après des années de collaboration internationale et renferme l'ancien sarcophage de 1986. Sous sa carapace d'acier, 200 tonnes de combustible nucléaire, 43.000 m³ de déchets hautement radioactifs, et des millions de matériaux contaminés reposent dans une apparente tranquillité.

« *À ce jour, aucune détérioration de l'environnement radiologique n'a été détectée et les niveaux de radiation restent dans les limites normales* », assure au *Figaro* Svitlana Grynychuk, ministre de l'environnement, citant les travaux du Service d'urgence de l'État ukrainien ainsi que l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA).

Mais les dégâts sur la structure inquiètent. « *Bien que les niveaux de radiation soient restés stables, l'intégrité structurelle du confinement a été compromise et nécessite une restauration immédiate* », souligne Nazar Kovalchuk, conseiller de la ministre de l'environnement sur la zone d'exclusion de Tchernobyl « *L'Arche est conçue pour durer un siècle, mais pas pour résister à des attaques militaires* », ajoute-t-il.



A gauche, Rouslan Hinochouk, adjoint au chef de l'exploitation des installations d'abri et du nouveau confinement de sécurité. A droite, des travailleurs passent sous les détecteurs de radiations avant d'entrer dans la centrale. *Albert Lores pour Le Figaro*

Sur le site du réacteur, Rouslan Hinochouk partage ces inquiétudes. « *L'impact a compromis le revêtement hermétique de l'arche : sa fonction de protection est compromise* », explique-t-il. Les dommages empêchent toute poursuite des travaux de démontage du vieux réacteur 4 enfermé sous le sarcophage. « *Des éléments pourraient générer de nouvelles fuites de substances radioactives. Nous ne pouvons pas commencer ces opérations tant que le NBS n'est pas entièrement réparé* », assure-t-il.

« Instrument de guerre »

« *Tchernobyl ne doit pas devenir un champ de bataille. L'attaque a violé les normes internationales. Si nous tolérons cela, nous créons un précédent que personne ne peut contrôler* », martèle au *Figaro* Svitlana Grynychuk, ministre ukrainienne de l'Environnement.

Depuis 2022, Moscou n'a cessé de tester la solidité des tabous nucléaires. Dans la zone d'exclusion, l'attaque du 14 février n'est pas perçue comme un simple accident, mais comme l'aboutissement logique d'un processus engagé trois ans plus tôt. « *Les Russes ont déjà attaqué Tchernobyl en 2022, pourquoi ça étonne qu'ils continuent en 2025 ?* » s'interroge Rouslan Hinochouk.

Dans la zone d'exclusion de Tchernobyl, vaste périmètre de 2600 km², le paysage post-apocalyptique adresse un avertissement muet aux rares visiteurs. Entre les fourrés épais de la forêt, les ombres des villes fantômes émergent au bord de la route qui mène à la Biélorussie.

À Prypiat, ville-manifeste du modèle communiste, abandonnée en 1986, le lierre grignote désormais les mosaïques soviétiques et les arbres semblent avoir dévoré les bâtiments en ruine. Dans le parc à jeux, une grande roue rouille au-dessus de la canopée. À ses pieds, des auto-tamponneuses, gisent, tristement immobiles dans l'humus qui recouvre désormais le sol.



Vue depuis la route, en août 2024, l'Arche qui isole les restes radioactifs du réacteur 4 se dessine derrière les arbres calcinés. *Albert Lores pour Le Figaro*

Jusqu'au 24 février 2022, ces décors spectaculaires ont attiré les touristes du monde entier, galvanisés par le succès de la série HBO, qui a popularisé dans le monde l'esthétique apocalyptique des villages désertés. Mais aux premières heures de l'invasion, la Russie a brisé un tabou : celui qui voulait que les sites nucléaires civils soient intouchables. Ce jour-là, une colonne russe franchit la frontière biélorusse,

traverse la rivière Prypiat et encercle la centrale. À 16 heures, la reddition est consommée. Les soldats ukrainiens, postés pour protéger les installations, n'ont pas résisté, de peur de déclencher une nouvelle catastrophe.

Pour l'historien Serhii Plokyh, cet événement ouvre une nouvelle ère : « *L'agression de la Russie a transformé le site de la pire catastrophe nucléaire de l'histoire en instrument de guerre* », écrit-il dans *Chernobyl Roulette*. En prenant le contrôle de la centrale, Moscou n'obtient pas seulement un atout militaire : elle fait de Tchernobyl un épouvantail psychologique, une arme passive capable de peser sur les décisions ukrainiennes comme sur les réactions internationales.

Les soldats russes creusent des tranchées dans les zones irradiées

À l'intérieur du site, la guerre prend un visage hybride : sans affrontements, mais non sans violence. Près de 300 techniciens, ingénieurs et militaires ukrainiens sont retenus, forcés d'assurer la maintenance des installations sous la surveillance des troupes russes. Dans la Forêt rouge, l'une des zones les plus irradiées de la planète, des soldats russes creusent des tranchées, s'exposant sans protection à des doses létales.

Dans le bâtiment du réacteur, les communications sont coupées, les alarmes désactivées, les procédures violées. « *Il n'existait aucun protocole pour faire face à une guerre dans une centrale nucléaire*, constate Serhii Plokyh dans son ouvrage. *Les Russes ont pris le contrôle du site, mais pas de sa logique — et c'est dans cette faille que les travailleurs ont commencé à bâtir leur propre système de résistance, fait non pas de balles, mais de décisions* », écrit-il.



Si le monde tolère une telle situation, aucune infrastructure critique n'est à l'abri

Nazar Kovalchuk, conseiller de la ministre de l'environnement

Les ingénieurs improvisent une défense discrète, dissimulent des informations critiques, les dissuadent d'entrer dans certaines zones sensibles, jouant sur leur ignorance du fonctionnement nucléaire. Sans autre arme que leur expertise, ils empêchent la dégradation du site. Mais dehors, le silence des institutions

internationales semble achever de donner raison à Moscou. L'AIEA, alertée dès les premières heures, reste paralysée. L'ONU se contente d'exprimer son inquiétude. Aucun traité, aucun mécanisme ne prévoit de sanction pour un État qui occupe militairement une centrale nucléaire civile.



Près de la centrale, un monument rend hommage «à ceux qui ont sauvé le monde» - les courageux pompiers qui, en 1986 ont affronté les flammes et les radiations pour empêcher un désastre plus grand. *Albert Lores pour Le Figaro*

Ce précédent, jamais traité, s'est banalisé et trois ans plus tard, un drone frappe le dôme qui protège le réacteur nucléaire. Cette fois, il n'y a ni soldats en treillis, ni tranchées, mais la menace est identique : l'édifice conçu pour enfermer la catastrophe de 1986 est fragilisé. La brèche béante illustre l'effacement progressif de la distinction entre énergie nucléaire civile et usage militaire.

À Kiev, les autorités peinent à contenir leur frustration. Car au-delà des dégâts matériels, c'est l'ordre international lui-même qui vacille. « *Si le monde tolère une telle situation, aucune infrastructure critique n'est à l'abri* », martèle Nazar Kovalchuk. « *Nous appelons l'AIEA et ses partenaires internationaux à mettre en place des cadres de protection plus stricts pour les installations nucléaires dans les zones de conflit* », lance-t-il.

La rédaction vous conseille

- **«On parle de trêve, de plan de paix... Le lendemain, trois missiles s'abattent sur votre maison» : à Kiev, la Russie frappe des zones résidentielles**
- **«Notre pays aussi a besoin de résurrection»: en Ukraine, Pâques au cœur de la guerre**
- **«Tout ça pour ça» : à Kiev, les négociations butent sur les tombes des soldats**

Sur le même thème

Pourquoi les sangliers allemands sont-ils radioactifs ?

Tchernobyl, favelas, prisons... Pourquoi ressent-on le besoin morbide de visiter ces lieux de tragédie?

Comment les employés de Tchernobyl ont tenu tête aux Russes: le récit de l'envoyée spéciale du *Figaro* 🦉

Menace nucléaire russe : faut-il une distribution préventive de comprimés d'iode ? 🦉

Guerre en Ukraine: après cinq semaines d'occupation, l'armée russe se retire de Tchernobyl 🦉

François d'Orcival: «Ce nucléaire qui pèse tant sur le conflit ukrainien» 🦉

«La coupure de courant à Tchernobyl ne présente pas de danger immédiat»

Guerre en Ukraine: le contrôle de Tchernobyl par les Russes est plus symbolique que dangereux 🦉

Tchernobyl : une catastrophe qui menace toujours 🦉

Tchernobyl: sous le sarcophage, la radioactivité repart 🦋